

Le risque de la différence

François Paré

Numéro 100, janvier 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, F. (1999). Le risque de la différence. *Liaison*, (100), 11–13.

e risque

de la différence

François Paré

Je me demande aujourd'hui comment aborder cette multitude de textes. En effet, se donnent à lire, dans cette centaine de numéros maintenant rassemblés devant moi, vingt années de productions culturelles: la mémoire vive de toute une génération volubile et passionnée. Cette richesse, *Liaison* a toujours tenté, je crois, d'en témoigner fidèlement. La tâche n'était guère facile. Et vingt ans, c'est énorme pour une revue culturelle, quel que soit le milieu d'où elle émane.

Liaison souhaitait, durant ces deux décennies, accompagner les œuvres et témoigner de leur importance. La revue a été une «une tribune et une vitrine, indispensables à la communauté dans son ensemble», comme le rappelait encore très récemment Yves Breton (numéro 98, 15 septembre 1998). Mais *Liaison* voulait aussi offrir à ses lecteurs un regard critique sur les productions culturelles. On ne se contenterait pas de décrire ces productions, mais autant que possible on viserait leur inscription dans un contexte discursif plus large. Elles feraient l'objet de lectures singulières. Lieu d'accompagnement, la revue instaurerait donc paradoxalement une distance au sein même de la culture, une fracture du discours, une irruption de la singularité dans le champ du collectif. Il y aurait ce risque-là.



Et il ne fait pas de doute qu'en dépit d'une certaine ambivalence face à ce mandat paradoxal, *Liaison* a en effet permis de rassembler de multiples voix critiques, éminemment hétérogènes, qui ont assuré un commentaire continu sur la production culturelle franco-ontarienne. La revue a été, pendant longtemps, la seule à faire écho aux œuvres d'ici. Et ses rédacteurs étaient tour à tour extrêmement conscients de cette solitude institutionnelle, si fondamentale, de ce rôle unique et difficile à assumer qu'ils s'étaient donné et qui parfois pesait lourd.

Dès le départ, pourtant, la revue s'est placée dans le champ du développement communautaire. Car il semblait alors que la société franco-ontarienne, éclipsée par des années d'auto-censure, avait besoin de la conscience de l'écriture. Mais *Liaison* ne voulait être qu'une ligature. Rien de plus. Une parole sur la culture, mais qui ne se prendrait pas pour une autre. *Liaison* serait l'espace d'un commentaire vigilant sur une culture liée à cette parole seconde par les exigences de son histoire. Malgré une volonté d'indépendance parfois affirmée, la revue aura toujours du mal à assumer cette distance critique qu'elle voulait pourtant intercaler dans l'imprévisible de ses lectures.

Si Stefan Psenak, le directeur actuel de *Liaison*, fait appel dans un numéro récent à un concept hybride de «mise en valeur des œuvres dans une perspective critique» (numéro 97, 15 mai 1998), ce double mandat n'a pas toujours été exprimé aussi clairement et avec autant d'urgence. En fait, on a beau chercher, autant dans les éditoriaux que les chroniques de la rédaction, les directeurs successifs n'ont pratiquement jamais fait état du rôle critique que pouvait jouer la revue dans le milieu culturel. Ils soulignaient plutôt le caractère consensuel du magazine. Ce n'est pas par hasard que tant d'écrivains et d'artistes franco-ontariens aient été invités eux-mêmes à rédiger des textes pour *Liaison* et que la revue ait adopté pour sa campagne publicitaire de 1985 le slogan, «*Liaison* fait partie de notre littérature». Cette participation fraternelle était essentielle. Elle n'éliminait pas la présence occasionnelle d'une instance critique, qui puisse juger singulièrement les œuvres. Mais on sentait bien que cette irruption du jugement pouvait avoir, aux yeux des rédacteurs de la revue et des lecteurs potentiels, un puissant effet de dissociation. Comment pouvait-on contester ces œuvres si difficilement sorties de l'oppression et du mutisme?

À l'été de 1983, au moment où Denise Truax quittait la direction de ce qui s'appelait dorénavant, cinq ans après sa naissance, «*Liaison*, revue culturelle ontarioise», on aurait pu alors imaginer une plus grande affirmation. La directrice sortante le suggérait presque dans l'éditorial du numéro 27 (été 1983). Mais l'orientation critique de la revue ne changera pas radicalement.

À la barre d'un magazine enrichi sur le plan graphique et structurel, Fernan Carrière confirme en 1983 le mandat initial de *Liaison*, en élargissant toutefois les horizons de la communauté minoritaire, puisque s'y trouveront juxtaposés l'ensemble des productions culturelles de toute l'Amérique du Nord francophone. *Liaison* reste pourtant, malgré cette ouverture, consciente des limites de son rôle critique; elle réaffirme son refus de fracturer, par des interventions trop agressives, le réseau fragile de la culture minoritaire dont elle se voit comme l'un des créneaux essentiels.

Liaison a toujours cherché, me semble-t-il, la diversification de son équipe rédactionnelle, et cela malgré des périodes de redondance et d'épuisement. Sous la gouverne de Fernan Carrière, par exemple, la revue s'ouvre à un grand nombre de collaborateurs, souvent très jeunes, dont certains signeront en vingt ans des dizaines de textes. C'est le cas de Daniel Marchildon, entre autres, de loin en vingt ans le collaborateur le plus prolifique (et le moins critique!). Seuls quelques universitaires collaboreront à la rubrique des comptes rendus durant ces années extrêmement importantes. Car Fernan Carrière cherche activement à détacher *Liaison* des cadres institutionnels: pour la chronique des livres, il recrute des étudiants, des journalistes à la pige, des écrivains, des animateurs culturels, de simples lecteurs. Ce sont eux qui, jusqu'à la fin des années quatre-vingt, assureront le commentaire des œuvres: Hervé Guay, Danielle Foucart, Martine Jacquot, André Leduc, Andrée Lacelle, Lucie Lalonde, Paul-François Sylvestre, entre autres. Ces critiques effectuent bien souvent une lecture attentive des œuvres, mais ils restent conscients du rôle publicitaire des comptes rendus de lecture. Et ne disposant pas de cadre méthodologique, ils travaillent le plus souvent hors contexte, leurs lectures ne leur permettant pas de faire éclater les lieux communs. Seul le théâtre semble échapper à cet engourdissement et cer-

taines pièces, *Nickel* et *Le Chien* notamment, donnent lieu à de véritables analyses critiques.

En 1987, ayant succédé à Fernan Carrière à la direction de la revue, Paul-François Sylvestre transforme profondément la chronique des comptes rendus. Sylvestre fait appel largement cette fois à la critique universitaire. À Mariel O'Neill-Karch, qui joue alors un rôle de premier plan, s'ajoutent Pierre Karch, Dominique Lafon, Christine Klein-Lataud, Georges Bélanger, Évelyne Voldeng, Louis Bélanger, André Fortier, Marguerite Andersen, Pierre Léon et nombre d'autres. Par ailleurs, Sylvestre lui-même continue de signer une part importante des recensions critiques. On aurait pu s'attendre à ce que l'arrivée de critiques chevronnés, issus du milieu universitaire, engage la revue dans une perspective plus exigeante. Mais, en réalité, Paul-François Sylvestre imprime au contenu éditorial une homogénéité de plus en plus marquée, de sorte que les comptes rendus souvent écrits à la hâte servent encore davantage de vitrines publicitaires. Vers la fin du mandat de Paul-François Sylvestre, *Liaison* paraît à son point le plus faible sur le plan critique. La revue se contente de brèves recensions, parfois toutes signées par Mariel O'Neill-Karch et par le rédacteur en chef lui-même.

À l'aube d'une nouvelle saison, la revue semble prête aujourd'hui à accueillir un certain discours critique. Mais le risque, lui, s'est-il estompé? Je ne le crois pas. Et le regard distanciateur, qui sous-tend toute critique des œuvres, exige, dans une communauté fragile, une grande force morale. *Liaison* a su, au cours des années, rassembler une multitude de voix. C'est cette pluralité, souvent déconcertante, mais essentielle, qui, à travers les œuvres et les discours critiques, est apte à nourrir et renouveler la culture franco-ontarienne.



THÉÂTRE
LA CATAPULTE

Saison
1998-
1999

Théâtre en quête d'auteurs...

4^e Concours d'écriture dramatique

Prix O'Neill-Karch

- Catégorie: relève adulte et professionnel-les

Prix Jeunesse

- Catégorie: relève adolescent

Prix

- une bourse de 300.00 \$;
- l'intégral des pièces de théâtre franco-ontariennes;
- un stage de 20 heures avec un ou une dramaturge professionnel-le;
- une mise en lecture professionnelle produite par le Théâtre la Catapulte en mars de l'an 2000;

À remettre avant le vendredi 12 février 1999, 16 h 00, avec six copies du texte et un chèque ou mandat-poste de 20 \$ (catégorie: relève adolescent) ou 35 \$ (catégorie: relève adulte et professionnel-les) au nom du Théâtre la Catapulte.

Pour de plus amples renseignements,
veuillez composer le 613.233.0851.

Mises en lecture des textes primés du concours 1997-1998 le mercredi 24 mars 1999 à la Cour des Arts à 20 h.



Maude St-Denis

Zoo et jardins du monde de Maude St-Denis

(récipiendaire du Prix O'Neill-Karch)

Mise en lecture - Kira Ehlers

Conseiller dramaturgique - Robert Marinier



Kira Ehlers

Vapeuresque de Tonia Harmony Ness

(récipiendaire du Pris Jeunesse)

Mise en lecture - Benjamin Gaudreault

Conseiller dramaturgique - Patrick Leroux



Robert Marinier



Tonia
Harmony Ness



Benjamin
Gaudreault



Patrick
Leroux